

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 120 — Samedi, 21 aout 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



FRANCE. — LE DUEL DU GÉNÉRAL BOULANGER, MINISTRE DE LA GUERRE, ET DE M. LE BARON DE LAREINTY, SÉNATEUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 21 août 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos illustrations.
 — Le rév. M. Picard, décédé. — Primes du dernier tirage.
 — Le bouquet enchanté. — Un mariage à l'américaine.
 — Les grands tremblements de terre. — Une nuit d'été.
 — Récréations de la famille. — Rébus. — Feuilleton

GRAVURES : France : Le duel du général Boulanger, ministre de la guerre, et de M. le baron de Lareinty, sénateur. — Etats-Unis : Mary Hallenbeck, du comté de Tatinnall, est brûlée vive pour avoir commis un acte horrible de cannibalisme. — Comment on arrive à prendre femme. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

DRÈS de cent mille personnes sont allées au cirque la semaine dernière, pour voir des gymnastes gonfler leurs biceps, des écuyères montrer leurs mollets, les chameaux faire admirer leurs bosses, les lions promener leur ennui dans une cage de quelques pieds, les éléphants exhiber leur peau malpropre, et généralement toutes sortes de bêtes à deux ou quatre pattes, étaler leurs monstruosités ou leurs excentricités.

Le matin de l'arrivée du cirque, tout Montréal était dans la rue afin de voir la grrrrrande cavalcade, annoncée à grand renfort d'affiches, placards colorés, réclames dans les journaux et musique dans les rues.

On a vu des gens arriver de quinze ou vingt lieues pour assister à ce spectacle, le plus beau des temps anciens et modernes, si l'on en croit l'affiche.

La réalité n'a pas été cependant à la hauteur des peinturlures et des annonces.

. Le matin, je remarquai de braves gens en extase devant une affiche immense, colossale, couvrant tout un pan de mur, sur laquelle on voyait des hommes bleus, montés sur des chevaux verts, galopant dans une arène rouge qui se détachait sur un fond jaune.

Les hommes bleus exécutaient des tours invraisemblables, dans lesquels toutes les lois de la physique et de l'anatomie étaient outrageusement négligées, et j'entendis ces naïfs se demander l'un à l'autre si, bien vrai, les saltimbanques faisaient tout ce qui était représenté sur le papier.

L'un d'eux, qui avait été loin, aux Etats-Unis, si loin, tellement loin qu'un pas de plus il serait tombé dans rien, prit la parole et dit à ses compagnons que tout cela n'était que la farce et que les Américains, en Amérique, faisaient des choses bien plus fortes, et que ces tours qu'ils admiraient tant n'étaient que du ressort des enfants, des petits apprentis....

Il allait peut-être en dire plus long encore, quand des bruits de cuivre ébranlèrent l'atmosphère.

C'était la grrrrrande cavalcade !

Les fiers chevaliers, bardés de fer, dont les cottes

de mailles brillent le soir aux mille étincelles des étoiles de gaz et des gerbes de rayons de lampes électriques, faisaient piètre figure au grand jour. Ils avaient l'air bien piteux dans leurs oripeaux aux couleurs mangées par le soleil.

Les amazones étaient bien pâles sous leur épaisse couche de fard, mais... chut, ce sont des dames, et nul n'a le droit d'en médire.

Les pauvres diables qui conduisaient les voitures semblaient tomber de sommeil et regardaient la foule ébahie d'un œil terne, en ayant l'air de dire : "Que les badauds sont donc nombreux, on voit bien que ces gens-là ne connaissent pas l'envers de notre existence."

Le char d'or de Cléopâtre n'était qu'une sinistre mascarade, qui n'avait rien d'égyptien.

Puis venaient le défilé des petits et grands fauves des jungles, et enfin un autre corps de musique qui ne valait certes pas celui de la Cité ou de l'Harmonie.

. Tout cela ne m'amusa guère, mais Pierre regardait avec des yeux grands comme ça, et me faisait tant de questions que, pour y répondre, il m'eût fallu repasser toute mon histoire naturelle et une grande partie de l'histoire universelle.

Aussi me contentais-je de lui répondre : "Je te dirai tout cela plus tard."

Ce qui n'empêche pas qu'à chaque instant le brave enfant me tirait le bras en me disant :

— O papa ! la belle dame, dans la voiture..... Est-elle en vie ?

— La grosse bête ! C'est un éléphant ! je l'ai reconnu, j'en ai un comme ça dans mon gros livre. Sa trompe ! Pourquoi appelle-t-on ça une trompe, papa ?

Une minute plus tard, les réflexions pleuvaient de nouveau.

Moi je voyais le côté vrai de la chose, la misère ; lui n'avait d'yeux que pour l'illusion, le clinquant. Question de différence d'âges... et d'expérience.

. Pendant quatre représentations, les tentes du cirque regorgèrent de monde, et le lendemain les journaux qui avaient fait le plus de réclame en faveur de ces jeux, s'écriaient d'un ton larmoyant :

"Le cirque nous emporte trente mille dollars ! de quoi faire ceci, de quoi faire cela ! On devrait "augmenter la taxe que la corporation leur "impose !"

Il est un peu tard de se plaindre qu'il y a trop de monde dans la maison quand on en a ouvert la porte soi-même et qu'on a excité les gens à y entrer, mais, enfin ! mieux vaut tard que jamais.

Il est évident que la taxe imposée aux cirques n'est pas assez élevée, et qu'on devrait bien songer à une réforme.

Que n'avons-nous, comme en France, le *Droit des Pauvres* ?

. On appelle ainsi l'impôt établi sur les revenus des spectacles, des concerts et autres établissements analogues et dont le produit est affecté aux besoins des hospices et des institutions de bienfaisance, d'après une répartition spéciale.

Ce droit est depuis 1872, de neuf et demi pour cent, sur les recettes brutes, pour les théâtres, opéras, spectacles quotidiens ou semi-quotidiens ; panoramas, théâtres pittoresques ou mécaniques ; les scènes équestres, les cirques, etc., etc.

Il sera facile de se faire une idée de l'importance du droit des pauvres, si l'on considère que les recettes des théâtres à Paris seulement s'élèvent à plus de cinq millions de piastres.

Si ce droit avait été établi chez nous, les pauvres auraient eu, pour leur part, deux à trois mille piastres, ce qui n'est pas à dédaigner.

Je sais parfaitement que je prêche dans le désert et que jamais ce droit ne sera établi en Canada et je vous avoue que ce qui m'étonne le plus est de le voir encore subsister en France, où l'on est en train de démolir une foule d'excellentes institutions, quoiqu'il s'en fonde en même temps de très bonnes.

N'est-on pas allé jusqu'à dire que le droit des pauvres était une sorte de dime, et que son origine était cléricale.

Peut être bien, et c'est sans doute pour cela qu'elle est bonne.

. Quoiqu'il en soit, malgré toutes les objections possibles, ne trouvez-vous pas que cette coutume a du bon, d'associer les pauvres à nos plaisirs.

Moi, qui vais au cirque comme les autres, quoique j'en médise, je vous avoue que j'éprouverai alors, moins de peine à voir un saltimbanque tomber du haut de la tente et se casser les reins, en me disant qu'au moins les pauvres ont profité de ce spectacle, complètement inutile à l'amélioration de l'humanité.

Je rentrerais chez moi en pensant que c'est une bouche de moins à nourrir et du pain pour cent bouches affamées.

Car, vous le savez, je ne pourrai jamais approuver ces spectacles dans lesquels un homme ou une femme risque cent fois, tous les soirs, se briser le crâne, sans aucune nécessité.

J'ai toujours trouvé cela complètement idiot et n'ai jamais tenu en grande estime ceux qui passent leur vie à risquer de la perdre, tout simplement pour amuser les badauds.

. Que dites-vous, par exemple, de ces individus qui, un beau jour de ce mois, se sont avisés de sauter les rapides du Niagara, enfermés, calfeutrés dans un solide tonneau, bien cerclé de fer.

Ils ont sauté et sont revenus en bonne santé, quoiqu'un peu égratignés, et le monde entier connaît maintenant leurs noms, noms que je me garderai bien de publier, afin de ne pas me rendre complice de cette célébrité de mauvais aloi.

Mais enfin, je sais parfaitement, et personne ne l'ignore plus que moi, que des oies et des canards ont été enfermés dans des cages, qu'on a lancés dans les chutes, et que ces palmipèdes sont revenus de ce saut périlleux, et qu'après s'être secoué les ailes les canards sont partis en faisant couin, couin, tout comme avant.

Vous me direz que des singes ont trouvé, le jour même, une tombe humide au sein des flots.

C'est vrai, et ce que je vois de plus concluant dans le cas des hommes au tonneau, c'est que ceux-ci n'ont pas fait mieux que les oies et les canards, et qu'ils ont fait plus que les singes.

Donc, ils sont bêtes comme des oies.

. Que deux idiots aient fait cette sottise, cela n'a pas grande importance, et s'il n'y avait que cela, on n'y penserait bientôt plus, mais voici que huit jours plus tard, deux autres toqués s'avisent d'annoncer qu'ils vont faire le même exploit, dans un *vieux tonneau à bière* !

Vieux ou neuf, tonneau à bière ou tonneau à pétrole, je ne vois pas en quoi cela peut intéresser le public.

Qu'ils sautent donc tant qu'ils voudront, mais qu'ils ne le disent à personne. Quand on veut faire une sottise, on se cache, mais on ne va pas se mettre en public.

Après le vieux tonneau à bière, que va-t-on prendre pour sauter le Niagara !

Un paratonnerre !

. Mais laissons ces gens qui ne produisent rien, pour parler de ceux qui laissent après eux une œuvre durable et solide.

Parmi ces derniers je remarque ceux qui ont eu l'excellente idée de publier un journal en faveur de l'œuvre de la basilique de Saint-Pierre de Montréal, dont on vient de poser la croix il y a quelques jours, *Le Bazar*, paraîtra, jusqu'au 2 septembre, une fois par semaine en livraison illustrée de 12 pages ; du 2 septembre à la fin du bazar, il sera quotidien. Les livraisons réunies formeront un volume in-quarto d'environ 500 pages.

Ce sera la gazette officielle de l'œuvre, l'organe autorisé de l'immense bazar. Il offrira donc à tous un vif intérêt.

L'abonnement est d'une piastre ; le numéro se vend cinq centins.

Le premier numéro, du 7 août, contient, entre autres jolies écrits, une étude comparative de Montréal en 1642 et en 1886, avec gravure représentant Ville-Marie en 1642 ; "Ce que c'est qu'un bazar," par M. J. Desrosiers, et une légende écrite par M. P. B. Mignault.

. Le voyage que M. le curé Labelle a fait en

France, l'année dernière, continue à porter ses fruits.

Nous voyons en effet par les dépêches que le prince Lucien Bonaparte doit arriver en Canada dans quelques jours, et que, de concert avec quelques autres membres de sa famille, il doit fonder une grande ferme modèle dans notre pays.

On avait cru d'abord à un résultat négatif, quand on parlait de renouer des relations avec la France et d'attirer chez nous des capitaux improductifs dans le vieux monde, on voit que l'on commettait une grave erreur et que, petit à petit, on arrive à prouver le contraire.

Certaines personnes croyaient qu'aussitôt le retour en France des délégués qui sont venus visiter notre province, les capitaux allaient affluer ici, c'était mal connaître l'esprit de prévoyance et de prudence qui guide surtout les Français, qui ne donnent généralement pas leur argent sans savoir pourquoi.

Qui va lentement, va loin, et ce n'est pas la peine de faire plus de bruit que de besogne.

. Les Anglais eux, procèdent tout autrement, mais je ne les approuve pas toujours.

Ainsi, je vous assure qu'en les voyant promettre monts et merveilles à propos de la colonisation de l'île d'Anticosti, je ne crois pas qu'ils fassent acte d'honnêteté.

Il s'est formé, en effet, à Londres, une société de capitalistes qui n'ont pas craint de tromper le public d'une manière indigne.

Une circulaire très longue, envoyée partout par ces industriels, vante la richesse du sol, les mines d'une richesse incalculable de l'île d'Anticosti, dont le nom seul est synonyme chez nous de misère et d'aridité.

Ces gens-là connaissent à merveille M. Gogo, qui a dû aussitôt prendre des actions dans cette affaire, qui ne lui rapportera que des regrets.

Les Anglais, qui reprochent toujours aux Français de ne pas connaître la géographie, me semblent ignorer même la valeur de leurs possessions, et cette affaire de l'île d'Anticosti en est une nouvelle preuve, à moins que cette ignorance ne soit que simulée, ce que je crois beaucoup, afin de faire le vide dans les porte-monnaies.

. Il s'est passé dernièrement un fait qu'aucun journal n'a signalé, et que je ne vous fais connaître que dans le but de vous prouver combien nos compatriotes d'origine étrangère ont tort de toujours nous jeter la pierre, en disant que nous cherchons toutes les occasions de creuser davantage l'abîme qui sépare les races française et anglaise en Canada.

La semaine dernière, au pique-nique des Ecosais, qui a eu lieu samedi, à l'île Sainte-Hélène, un individu a pris un des drapeaux français qui ornaient l'arène des jeux, et, froidement, lâchement, l'a planté en terre, la hampe en haut.

Cet homme était ivre, c'est vrai, mais c'est une piètre excuse, et insulter le drapeau du plus beau pays du globe, quand on sait que pas un Français n'est présent, est un acte tellement vil et misérable, qu'il suffit de le signaler pour le faire apprécier comme il le mérite.

Un des compagnons de cet individu, indigné, a remis le drapeau en place.

Nous estimons beaucoup nos concitoyens écosais, mais vous voyez qu'il peut suffire d'un crétin, pris de boisson, pour susciter toute une affaire désagréable, car il est évident que si le fait s'était passé en présence de plusieurs Canadiens, la chose aurait pu devenir grave.

Leon Leduc

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.



LE RÉVD MESS. PICARD, P. S. S., DÉCÉDÉ.

Le révd M. Eustache Picard est né à la Côte-des-Neiges le 20 juin 1817.

Après d'excellentes études faites au Collège de Montréal, M. Picard entra en qualité de régent au Petit Séminaire, et ses études théologiques terminées, il fut ordonné prêtre le 30 août 1840, par Mgr Bourget. En 1841, il fut agrégé au séminaire de Saint-Sulpice. Depuis son entrée dans cette communauté, il n'a jamais quitté la paroisse de Notre-Dame.

Parmi les œuvres principales qu'on lui doit on cite : L'Union de Prières, fondée en 1849 et établie canoniquement en 1854. La confrérie de l'Ave Maria. La confrérie des Petites Servantes des Pauvres, qui a cessé d'exister il y a deux ans seulement. M. Picard s'est toujours occupé d'une manière spéciale du catéchisme de persévérance. Pendant plusieurs années il a été visiteur de plusieurs paroisses de la banlieue, la Côte-des-Neiges et la Côte St-Luc, etc.

Les pauvres perdent en cet excellent prêtre un de leurs amis les plus dévoués, et on peut dire avec assurance que toute sa vie n'a eu qu'un but : celui de soulager et consoler les malheureux et les affligés.

Depuis un mois, son état était considéré comme désespéré et il y a quatre semaines, il avait reçu les derniers sacrements en présence de ses collègues.

Il s'est éteint doucement, épuisé par la maladie qui le minait depuis longtemps, en n'exprimant qu'un seul regret, celui de ne pouvoir plus s'occuper de ceux qu'il avait toujours considérés comme ses meilleurs amis, les pauvres.



LE DUEL BOULANGER-LAREINTY

EST à Meudon, dans le parc de Chalais, que les deux adversaires se sont rendus, à 9 heures.

Le général Boulanger était accompagné de ses deux témoins, MM. les généraux Lecoigne et Frébault, de M. Baudoin, médecin, et du capitaine Driant.

M. le baron de Lareinty était accompagné de ses témoins, M. le général Espivent de la Villeboisnet, et M. Hervé de Saisy, ainsi que d'un médecin et de son gendre.

Voici les détails fournis sur le duel par le procès-verbal signé des témoins :

Paris, le 7 juillet 1886.

"Conformément aux dispositions arrêtées dans le procès-verbal, la rencontre a eu lieu dans le parc de Chalais, à Meudon. Les armes ayant été préparées et chargées ont été ensuite tirées au sort et remises aux adversaires, qui se sont placés à la distance convenue et ont tiré au signal donné. Aucun d'eux n'a été atteint.

"Après le tir, on s'est aperçu que le pistolet de monsieur le ministre de la guerre avait raté ; les témoins, ayant jugé que les conditions avaient été loyalement remplies, ont déclaré l'honneur satisfait. Les deux témoins se sont alors rapprochés et se sont donné la main.

"Ont signé :

Général FRIBAULT.
Général LECOINTE.

Général ESPIVENT.
HERVÉ DE SAISY.

LE PLUS GRAND RADEAU DU MONDE

On vient de construire, à Two Rivers, près des mines de Joggins, Nouvelle-Ecosse, un radeau de bois aux dimensions extraordinaires.

Il est construit comme un navire et à la forme d'un immense cigare. Voici quelles sont les dimensions de cette construction : longueur, 420 pieds ; largeur, 55 pieds ; hauteur, 35 pieds ; tonnage, 8,000 tonnes. Ce radeau contient 3,000,000 de pieds de bois et est évalué à \$30,000.

Notre gravure représente cette masse de bois, qui semble être une immense torpille, telle qu'elle est quand elle est traînée par ses remorqueurs.

Les chaînes qui l'entourent pèsent 54 tonnes et coûtent \$2,000.

La construction de ce radeau avait été entreprise afin d'économiser des frais de transport par terre ou de charges de navires, mais l'entreprise n'a guère réussie. Le radeau s'est brisé avant d'arriver à New-York, terme du voyage, et somme toute, c'est une perte sèche pour les expéditeurs.

UNE FEMME BRULÉE VIVE

C'est une horrible scène que celle que représente notre gravure. Ainsi que nous le disions dernièrement, il s'agit d'un crime épouvantable. Dans le comté de Tatinnall, une négresse, Mary Hallenbeck, engagée pour faire la cuisine à un pique-nique de gens de couleur, a égorgé un enfant confié à sa garde, et fait cuire une moitié qu'elle a ensuite servie aux convives, et à mis le reste au fond d'un tonneau après l'avoir paré et salé.

Quand les nègres, après ce repas macabre, ont appris ce qui s'était passé et ont trouvé ce qui restait de l'enfant dans le tonneau, ils ont été pris d'une rage folle, ont attaché la mégère à un poteau et l'ont brûlée vive.

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Louis Hector Dubord (\$50.00), 59 1/2, rue St-Dominique ; Théodore Lamadeleine, 218, rue Barré ; William McNichols, 99, rue St-Hubert ; Eugène Valois, 27, rue Wolfe ; Amédée Blondin, 100, rue Beaudry ; G. Duval, 275, rue St-Christophe ; Charles Bérrard, 211, rue Sanguinet ; Alb. Schwartz (\$10.00), 232, rue Aqueduc ; H. Dion, 685, rue Craig ; L. D. Vadeboncoeur, 159, rue Guy ; Théophile Belleville, 2,314, rue Notre-Dame ; Célestin Gilbert, 262, rue Iberville ; Charles Roy, 509, rue des Seigneurs ; Joseph Grignon, 107, rue Ste-Catherine ; Delle Sophie Cazalais (\$25.00), 155, rue Aqueduc ; Dame L. Blanchet, 188, St-Christophe ; Louis Finel, 254, rue Suzanne ; Octave Paquin, 171, rue Grotte ; Louis Millier, 168, rue Visitation ; Joseph Corbeil, 141, rue St-André ; Dame Léon Dagenais (deux primes) 214, rue Montcalm ; W. Carter-Hickok, 2,006, rue Notre-Dame ; Dame Wm. Thibert, 170, rue Murray ; Paul Et. Quintal, 31 1/2, rue DeSalaberry ; Dame E. Lafrenière, 32, rue Sanguinet ; A. Bisson, 1001, rue St-Jacques ; François Sauvé, 218, rue Barré ; F. L. Caucher, 392, rue St-Jacques ; Dame Hubert Poupard, 26, rue Logan ; Arthur Lecompte, 529, rue Mignonne ; François Lessard, 177 1/2, rue St-Urbain ; Dame Joseph Neveu, 29, avenue Eléonor ; Joseph Patenaude, 176, rue Beaudry ; Joseph Villeneuve (\$15.00), 331, rue Richmond ; Louis Parent, 407, rue Plessis ; Aldéric Sanguinet, 39, ruelle Archambault.

Québec. — Pierre Drolet, 102, rue St-George ; Siméon Gosselin, 88, rue Sauvageau ; William Fitzback, Station du feu No. 3 ; Napoléon Letourneau, 54, rue du Pont ; Charles Goulet, 105, rue Ste-Marguerite ; Alphonse Légaré, 2, ruelle Stewart ; Joseph Béladeau, 79, rue Scott ; Edouard Trudel, 167, Grande-Allée ; J. B. Piché, 83, rue St-Germain ; Edouard Falardeau et frère, 335, rue St-Valier ; Pierre Gosselin, 240, rue St-Valier ; Louis Rousseau, 86, rue Ste-Hélène ; Dame Marie Rochette, 90, rue des Fossés ; Dame Emile Béland, 10, rue d'Artigny.

Trois-Rivières. — L. A. Ricard.

Ottawa. — Wilfred Charbonneau (\$3.00), 167, rue Sparks ; L. F. Mathé, 72, rue Church.

Ville St-Jean-Baptiste. — F. X. Paquet, 318, rue George-Hypolite.

Cohoes, N. Y. — Joseph Langlois.

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui qui n'a jamais savouré les délices de l'intelligence ne peut pas comprendre les côtés divers de la nature humaine.

Celui qui se vante n'est pas cru, parce que personne ne peut-être juge impartial dans sa propre cause.

On dédaigne les hommes qui ont, dans le monde, le rôle de chevilles et qui ne sont qu'utiles ; mais sans les chevilles, toute la charpente croulerait.

Le méchant se heurte à une paille dans le sentier de la vertu, mais escalade une montagne sur la route du mal.

L'esprit de contradiction est tellement pédant et haïssable, qu'on devrait nécessairement se mettre en garde contre lui.



ÉTATS-UNIS. — MARY HALLENBECK, DU COMTÉ DE TATINNALL, EST BRULÉE VIVE POUR AVOIR COMMIS UN ACTE HORRIBLE DE CANNIBALISME



COMMENT ON ARRIVE A PRENDRE FEMME

LE BOUQUET ENCHANTÉ

PREMIER RÉCIT

Sur le versant d'une côte de la Normandie, dans un jardinet dont les arbres ombrageaient une humble maisonnette, travaillait Jeanne, à côté du berceau de son enfant endormi, Jeanne, une pauvre jeune veuve en deuil.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi. La chaleur intense d'une orageuse journée de juillet alourdissait les paupières de la jeune mère ; l'ouvrage s'était échappé de ses mains, quand, tout à coup, elle crut entendre comme un harmonieux bruissement d'ailes.

Les branches du buisson d'aubépine, contre lequel était posé le berceau, s'écartèrent, et, aux yeux de Jeanne apparut une belle dame, vêtue de blanc, toute couverte d'un voile couleur de soleil, et tenant dans ses mains diaphanes un bouquet de roses.

La gracieuse vision, fée ou princesse, se pencha vers la jeune mère éblouie et, d'une voix douce comme une musique céleste, lui dit :

—Les vœux que tu fais tous les jours pour le bonheur de ton enfant seront accomplis, tes prières exaucées, si tu veux me le confier. De pauvre qu'il serait avec toi, je le ferai riche autant que ton cœur peut le souhaiter. Tous les avantages qu'une brillante éducation peut procurer à un homme lui seront prodigués à profusion, ainsi que toutes les satisfactions d'orgueil et d'amour-propre. Richesses, honneurs, plaisirs, tout, enfin, ce qui constitue le bonheur ici-bas, deviendra son partage.

—Qui donc êtes-vous, répondit Jeanne, tremblante d'émotion et de joie,—vous qui devinez mes plus secrètes pensées, les souhaits les plus ardents de mon cœur ? La bonne Vierge vous envoie-t-elle vers moi les mains pleines de ses grâces ? Lorsqu'il s'agit du bonheur de mon enfant, pouvez-vous douter, vous qui lisez si bien dans mon âme, de la reconnaissance avec laquelle j'accepte votre proposition ? Et pourtant, la pensée de me séparer de mon fils mêle à ma joie une amertume que la mort de mon mari et la solitude rendront doublement sensible.

—Je comprends ta douleur, et c'est pour cela que je viens t'offrir la seule compensation possible au malheur qui t'a frappée. Ton enfant, devenu ton unique souci, son avenir doit être le seul rêve de bonheur de ta vie solitaire. Je le prends donc, et.....

—Mon Dieu ! s'écria Jeanne, éperdue à la pensée de cette brusque séparation, me permettrez-vous du moins d'accompagner mon fils, de le voir, de jouir de son bonheur ?

—C'est impossible. Mais je ne prétends pas te priver à jamais de la joie de le voir. Voici mon bouquet : les roses en sont immortelles ; elles auront avec l'existence de ton enfant une affinité mystérieuse et sympathique. Quand l'une d'elles se détachera des autres, ne manque pas de la poser sur ton cœur, et aussitôt tu te trouveras transportée près de l'être si cher auquel ton abnégation maternelle aura donné, à défaut de tes propres soins, tous les biens et tous les dons que ta douce affection avait rêvés pour lui. Essuie tes larmes ; aie confiance et espère !

—Eh bien donc, soupira la pauvre Jeanne, que votre volonté soit faite ! Puis, elle se pencha pour déposer sur le front de son enfant un dernier baiser d'adieu.

Hélas ! le berceau était vide. Les lèvres tremblantes de la jeune mère avaient rencontré, à la place de son fils, le bouquet de roses immortelles. Elle le prit et le couvrit de mille baisers, en cherchant dans le parfum des fleurs l'âme de son enfant disparu.

Quel vide désormais, quel silence dans la maisonnette de la veuve ! Que de larmes, que de vains appels !

Elle raconta à toutes les voisines l'apparition de la belle dame à laquelle elle avait confié son bébé, afin qu'elle le rendit plus heureux qu'il n'eût été chez sa pauvre mère. En caressant tendrement les petits enfants du village, elle les plaignait d'être moins favorisés que le sien ; mais au fond du cœur elle dévorait bien des larmes, en étouffant avec effort ses regrets d'avoir consenti à se séparer de son beau chérubin.



Jeanne auprès du berceau de son enfant. — Page 125, col. 1.

Le bouquet de roses avait été déposé par Jeanne dans un bénitier en coquillage, acheté à Honfleur, qu'elle avait fait bénir à Notre-Dame des Grâces et attaché aux pieds de sa petite Vierge en plâtre.

DEUXIÈME RÉCIT

Quatre fois déjà le printemps avait fleuri le buisson d'aubépine du jardinet ; quatre fois la neige avait recouvert le chaume de la maisonnette, et le bouquet était encore intact. Jeanne ne faisait jamais de longues absences de chez elle. Chaque fois que le coucou sonnait l'heure, la pauvre mère regardait ses roses, fraîches comme au premier jour.

Un dimanche, pourtant, après vêpres, elle s'attarda un peu à babiller avec les voisines.

Aussi, vite, bien vite, elle courut à la maison près de l'image de la sainte Vierge.

O joie ! ô surprise ! une rose détachée du bouquet était tombée du bénitier sur l'humble bahut du logis.

Le cœur de la mère battait à se rompre. Elle prit la fleur parfumée, la baisa religieusement et se dit :

—Mon fils a pensé à moi, il m'appelle.

Elle ne se dévêtit pas de ses atours des dimanches, mit la rose dans son corsage et, aussitôt, se trouva transportée dans un magnifique château. Là, dans une grande chambre somptueusement meublée, dont le tapis était jonché de jouets, elle vit, couché sur un beau petit lit, un enfant d'environ sept ans, dans lequel elle reconnut sur-le-champ son fils. Un monsieur, cravaté de blanc, venait de lui remettre une épaule. Durant cette courte mais douloureuse opération, l'enfant n'avait poussé qu'un cri, un seul : "Maman !"

Et elle était venue. Penchée sur lui, Jeanne le dévorait de caresses.

Sur les joues de l'enfant silencieux, étonné, les larmes s'étaient séchées. Bientôt un sourire éclaira ses traits, et, doucement :

—C'est Louise, dit-il, qui m'a fait tomber de mon cheval mécanique, en voulant prendre ma place.

A ces paroles, une belle petite fille se précipita en sanglotant vers le lit. Le docteur la souleva dans ses bras et lui fit embrasser son compagnon de jeu.

—Ce n'est rien, dit-il, dans deux jours il n'y paraîtra plus.

Presque aussitôt le sommeil descendit sur les paupières du petit malade ; mais, avant de les fermer, il murmura d'une voix tendre :

—Je suis heureux, maman chérie, reviens me voir souvent.

Un dernier baiser bien doux, bien léger, effleura son front. Puis, un nuage enveloppa le beau petit lit.

La pauvre mère essuya ses larmes dont ses yeux étaient obscurcis. Quand elle en retira la main, elle se trouva agenouillée dans sa chambre, devant l'image de la sainte Vierge, qui, les bras étendus, semblait bénir le bouquet de roses posé à ses pieds, dans le bénitier.

TROISIÈME RÉCIT

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Jeanne trouvât de rose détachée du bouquet. Quand, enfin, il lui fut donné de revoir son fils, il lui apparut l'écharpe blanche du communiant au bras, recevant l'hostie des mains du prêtre, entouré d'une élégante assemblée, qui priaient pour l'enfant, uni pour la première fois du

corps et de l'âme au Sauveur de l'humanité.

—Maman ! avait-il dit tout bas, pourquoi n'es-tu pas ici ? Un seul baiser, une seule caresse de toi me seraient plus précieux que tous les cadeaux dont me comblent les étrangers ; m'as-tu donc oublié ?

Il leva un regard navré vers le grand Christ devant lui, et sentit un baiser, un baiser de mère sur sa joue humectée d'une larme.

O saintes larmes du cœur maternelle ! Qui est-ce qui ne se souvient pas d'avoir, sous cette rosée divine, senti éclore dans son âme des aspirations vers le bien,—de bonnes résolutions,—des promesses sacrées ?

QUATRIÈME RÉCIT

Le temps passait trop lentement au gré de Jeanne. Elle ne vivait que d'espérances. Belle

encore, elle fut recherchée en mariage par plus d'un honnête homme ; car elle édifiait tout le monde par sa conduite irréprochable, par sa piété exemplaire et son admirable dévouement près des petits malades du village, auxquels elle prodiguait les trésors de sa tendresse. Mais elle repoussait avec dignité toutes les demandes en mariage, car le souvenir de son cher mari, de son fils dont elle rêvait le retour près d'elle avec orgueil, remplissait toute son âme.

Ce fils bien-aimé, elle le revit un jour à une fête donnée en son honneur. Il venait de remporter tous les prix, de subir de brillants examens.

Le verre en main, il trinqua avec de joyeux camarades. Quand ce fut son tour de porter un toast, il se leva, emplit sa coupe et, la lèvre frémissante, l'œil humide :

— Je bois à la santé de ma mère ! s'écria-t-il.

Toutes les coupes s'emplirent à l'instant et rencontrèrent la sienne dans un choc cristallin :

— A ta mère, à nos mères ! s'écrièrent en chœur tous ces jeunes fous, devenus sérieux pour un moment.

Et Jeanne était venue embrasser ce fils chéri, qui ne l'oubliait pas dans les joies de son cœur.

CINQUIÈME RÉCIT

Puis un long espace de temps s'écoula. La pauvre veuve n'était plus jeune. Des fils argentés émaillaient sa belle chevelure brune. L'essai des époux s'était éclairci, éparpillé, et finalement avait disparu.

Un petit héritage avait apporté à Jeanne un surcroît de bien être ; mais son cœur de mère n'en sentit que plus douloureusement l'absence de son unique enfant.

Oh ! qu'elle eût voulu savoir où le trouver ! "A la première occasion, se dit-elle, je le ramènerai avec moi ; il ne sera pas fier ; il m'aime et me pardonnera d'avoir renoncé à sa présence près de moi pour faire son bonheur.

Un matin, à sa joie immense, l'une des deux dernières roses tomba enfin du bénitier.

Agitée d'un pressentiment joyeux, Jeanne mit ses atours des grandes fêtes, cueillit un beau bouquet de jasmin et de violettes et posa la rose enchantée sur son cœur.

C'est de nouveau dans l'église qu'elle revoit son fils. Les sons graves de l'orgue retentissent à son oreille.

Pour qui ces fleurs, ces tapis, cette haie de curieux devant la porte du saint lieu ?

L'âme remplie d'une joie divine, Jeanne glisse, invisible pour tous, à travers la foule.

Elle pénètre jusqu'après de son fils, qui, revêtu d'un brillant uniforme, la poitrine ornée de la croix d'honneur, — attache au doigt de Lucile, devenue une ravissante jeune fille, l'anneau béni, pour s'unir devant le Seigneur à celle qu'il a choisie pour épouse. Puis il relève la tête, ses yeux brillent d'une extase secrète ; il porte dans le vague, sur un point lumineux, entrevu par son œil seul, son regard illuminé du rayonnement de son âme ; — il prête l'oreille à la voix bien connue de sa pauvre mère, que son cœur avait évoquée dans une muette prière :

" Je te bénis du fond de mes entrailles, mon fils chéri ; j'aurais bien désiré te voir enfin revenir près de moi, mais je comprends que la place de cette belle jeune fille n'est pas dans ma modeste demeure. Adieu donc, ou, plutôt, au revoir, mon fils bien-aimé, mon trésor, ma vie ! "

Elle retourna seule et découragée chez elle...

SIXIÈME RÉCIT

Dès ce jour un voile noir semblait s'être étendu sur son âme. La solitude lui devint pesante, triste ; elle avait espéré ramener son fils au pays !

Son cœur languissait de plus en plus, et, si une belle rose n'était restée au bénitier, lui laissant l'espoir de revoir une dernière fois son fils, — elle eût prié le Ciel, nuit et jour, de la réunir enfin à son cher époux dans un monde meilleur.

Par une nuit d'orage, Jeanne se leva pour fermer soigneusement les fenêtres. Elle ralluma sa lampe et, comme toujours, courut avant tout au bénitier.

Enfin ! la dernière rose était tombée.

La pauvre veuve l'embrassa et, s'habillant à la hâte, posa la fleur sur son cœur.

A l'instant même elle se trouva transportée dans un vaste champ. De sinistres oiseaux s'envolaient, effarouchés par le bruit de ses pas ; des appels plaintifs retentirent à ses oreilles, et elle sentit son âme envahie par une angoisse mortelle.

" Mon fils ! mon fils ! " gémit-elle, en cherchant à pénétrer du regard ce lugubre séjour.

" Ma mère ! " murmura soudain une voix aux pieds de la veuve, laquelle, en se baissant, entend une dernière fois cet appel suprême, ce doux nom de " mère " s'exhaler des lèvres de son fils expirant. Ses mains tremblantes cherchent en vain à ouvrir l'uniforme ; elles ne rencontrent que des crois, des ordres ; la mère appuie l'oreille sur le cœur de son enfant... ce cœur avait cessé de battre !

" Dieu ! Dieu cruel, tu m'a pris mon fils ! tu l'as fait mourir à la fleur de son âge ! Oh ! mon pauvre chéri ! "

" Que ne t'ai-je gardé près de moi ! Que n'ai-je fait de toi un humble laboureur, au lieu de rêver pour toi la fortune et la gloire ! Tu serais à mes côtés maintenant, plein de vie, et goûterais en paix de longs jours de bonheur encore, entre ta mère, ta femme, tes enfants, et c'est toi qui me fermerais les yeux ! "

" Adieu donc, adieu pour toujours, mon pauvre fils, mon unique joie en ce monde ! Pardonne-moi la folle ambition à laquelle j'ai sacrifié le bonheur de te posséder près de moi, et attends-moi là où il n'y a ni séparation ni mort. "

Soudain, un éclair brille au ciel, un coup de tonnerre terrible retentit.

Jeanne épouvantée, se relève et s'écrie : " Jésus Dieu ! Mon fils, mon enfant ! "

L'enfant aussi s'éveille, car, il est toujours là, le beau chérubin, dans son berceau, à côté de sa mère, et il lui tend ses petits bras roses.

" Où donc étais-je ? murmura Jeanne d'une voix tremblante.

— Oh ! merci, Seigneur, soyez béni ! je n'ai fait qu'un rêve. "

Elle enlève l'enfant du berceau et le couvre de baisers et de larmes de joie. Elle l'emporte en courant jusqu'à l'église et, s'agenouillant sur les dalles :

" Pardonnez-moi, Père céleste, dit-elle, ma coupable vanité. O vous qui savez mieux que moi ce qu'il faut à vos enfants, faites de mon fils ce que votre sainte Providence en décidera. "

RENEV LEBAS.

UN MARIAGE A L'AMÉRICAINNE

UNE scène des plus romanesques s'est déroulée sur le bord du Jones Creek, petite rivière du comte de Rockingham (Caroline du Nord). Un jeune fermier des environs, James Madison Stout et miss Polly Mickle, qui passe pour la plus jolie fille du comté, étaient partis pour aller se faire marier par le clergyman de l'endroit. Ils étaient accompagnés de leurs invités et tous se dirigeaient gaiement vers la demeure du clergyman située de l'autre côté de la rivière. Mais, arrivés au bord du Jones Creek, ils ont été consternés en voyant que les eaux avaient tellement grossi, à la suite d'un orage qui avait éclaté la veille au soir, qu'il leur était impossible de traverser. Tony Bush, le garçon d'honneur de Stout, s'est fait remettre alors par celui-ci le permis de mariage, a traversé la rivière à la nage et est allé appeler le clergyman. Bush est bientôt revenu de l'autre côté de la rivière, accompagné du révérend et, montrant à celui-ci les futurs sur l'autre rive, il l'a prié de les marier quoiqu'ils fussent séparés par la rivière. Le clergyman s'y est prêté de bonne grâce. " Joignez les mains ! " a-t-il crié aux futurs, et il les a mariés tout aussi tranquillement que s'il eût été dans l'église ou dans son salon. Le jeune marié était si heureux, qu'il a lancé son chapeau en l'air en sautant de joie, tandis que Bush remettait un billet de \$5 au clergyman pour ses honoraires. " Dieu vous bénisse tous ! " a crié encore le révérend en empochant le billet d'une main et en saluant de l'autre avec son mouchoir les mariés et les invités.

— Le plus grand théâtre du monde est l'Opéra de Paris. Sa masse est de 4,287 pieds cubiques ; il a coûté \$20,000,000.

LES GRANDS TREMBLEMENTS DE TERRE

LES formidables secousses de tremblement de terre et les éruptions volcaniques qui viennent de se produire en Nouvelle-Zélande, à environ 150 milles d'Auckland, et qui ont coûté la vie à une centaine de personnes, rappellent quelques-uns des grands cataclysmes du temps passé.

Aucune force destructive n'est comparable aux tremblements de terre pour faire périr autant d'hommes à la fois, pour accumuler autant de désastres en aussi peu de temps.

En Sicile, en 1693, il suffit de cinq secondes au fléau pour engloutir ou écraser soixante mille personnes et détruire la ville de Messine et cinquante autres localités.

L'un des plus fameux tremblements de terre fut celui de Lisbonne : jamais catastrophe ne causa de pareils ravages. Elle eut lieu le 1^{er} novembre 1755, à neuf heures du matin. L'air était pur, le soleil brillait, et rien ne faisait prévoir cette tragique convulsion de la nature.

Tout à coup, lisons-nous dans un récit de l'horrible catastrophe, une secousse retentit : avec effroi, l'homme, sous ses pas, sent chaude et remuante comme une bête vivante sur laquelle il aurait posé le pied, cette terre immobile et froide qui le porte. En même temps, des déchirements rauques et sauvages se font entendre : c'est comme un fracas d'artillerie auquel se mêleraient des craquements d'édifice et des bris de verre formidables. Des crevasses se forment au milieu des rues, sur les places ; une vapeur bouillante et noire s'échappe de ces soupiraux de l'enfer ; les maisons, les palais oscillent sur leur base, les arbres s'abattent ; dans la rade, au milieu du tumulte des flots soulevés qui se précipitent par trois fois dans la ville entraînant tout sur leur passage, les navires s'entrechoquent, et, pour mettre le comble à l'épouvante, l'incendie allumé par les chocs et les rapprochements des foyers de matières inflammables, éclate simultanément aux quatre coins de la malheureuse cité.

Toute la ville de Lisbonne ne fut plus qu'un monceau de décombres, et quarante mille personnes trouvèrent la mort dans le désastre : le tremblement de terre n'avait duré que cinq secondes ; et il se fit sentir sur une étendue évaluée à quatre fois la surface de l'Europe ; les Alpes et les Pyrénées tremblèrent sur leurs bases ; la mer éprouva des oscillations sur les rivages de la Suède, de la Norvège, des Iles Britanniques et jusque sur ceux de l'Amérique ; la plupart des grandes villes du Maroc furent dévastées, et à Fez on compta plus de dix mille victimes ; plusieurs cours d'eau furent détournés ; à Cadix, de hautes murailles voisines du rivage furent emportées par le flot, qui s'éleva à plus de vingt mètres au-dessus de son niveau ordinaire, et le Vésuve, qui était alors en pleine éruption, s'apaisa soudainement au moment de la terrible commotion.

.

Les tremblements de terre de la Calabre, en 1783 et 1784, se propagèrent dans toutes les directions à une distance de plus de soixante-dix lieues à la ronde, tant sur terre que sur mer. Ceux du Chili, en juillet 1794, ébranlèrent trois cents lieues de rivage et furent ressentis à cent soixante-dix lieues en mer, ce qui donne à l'ébranlement une superficie de cinquante mille lieues carrées. Les secousses de tremblement de terre de la Martinique se propagèrent sur toutes les Antilles, sur la Floride et sur une partie de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire sur une étendue de trois cent soixante-quinze lieues carrées.

La propagation de l'ébranlement est variable ; lors du tremblement de terre de Lisbonne, on calcula que la croûte terrestre avait été agitée avec une rapidité de 2,490 mètres par seconde.

Un fait curieux, signalé par Humboldt, est celui-ci : en 1797, dans le terrible tremblement de terre qui détruisit Rio-Bamba, ville de la République de l'Equateur, et qui fit plus de trente-cinq mille victimes, la secousse, au lieu d'être horizontale, se produisit de bas en haut ; ce fut comme l'explosion d'une mine ; plusieurs cadavres se trouvèrent

lancés jusque sur une colline voisine de la ville et haute de cent cinquante mètres.

Les tremblements de terre peuvent aussi se produire dans la mer : à la suite d'un de ces terribles phénomènes de la nature, le fond de la mer oscille, et, par suite, un violent mouvement est imprimé à la masse des eaux.

En 1660, le capitaine Oxman voguait dans les mers du Sud, lorsque, tout à coup, son vaisseau éprouva une agitation qui causa à l'équipage une grande frayeur ; le même accident arriva au navigateur Lemaire, dans le détroit qui porte son nom.

Pendant le tremblement de terre de Lima, le 28 octobre 1746, la mer, s'élevant à la hauteur de plus de quatre-vingts pieds, engloutit la malheureuse ville de Callao et, en se retirant, enleva jusqu'au terrain sur lequel elle était construite ; de grands navires furent jetés à une lieue et demi dans les terres.

Les tremblements de terre résultent de l'effort que les matières incandescentes du globe tentent pour s'élancer hors de leur fournaise. On estime qu'à quarante ou cinquante kilomètres de profondeur, toutes les substances doivent être en fusion. De là, l'explication de l'agitation perpétuelle de la croûte terrestre, des éruptions volcaniques et de la plupart des bouleversements du sol.

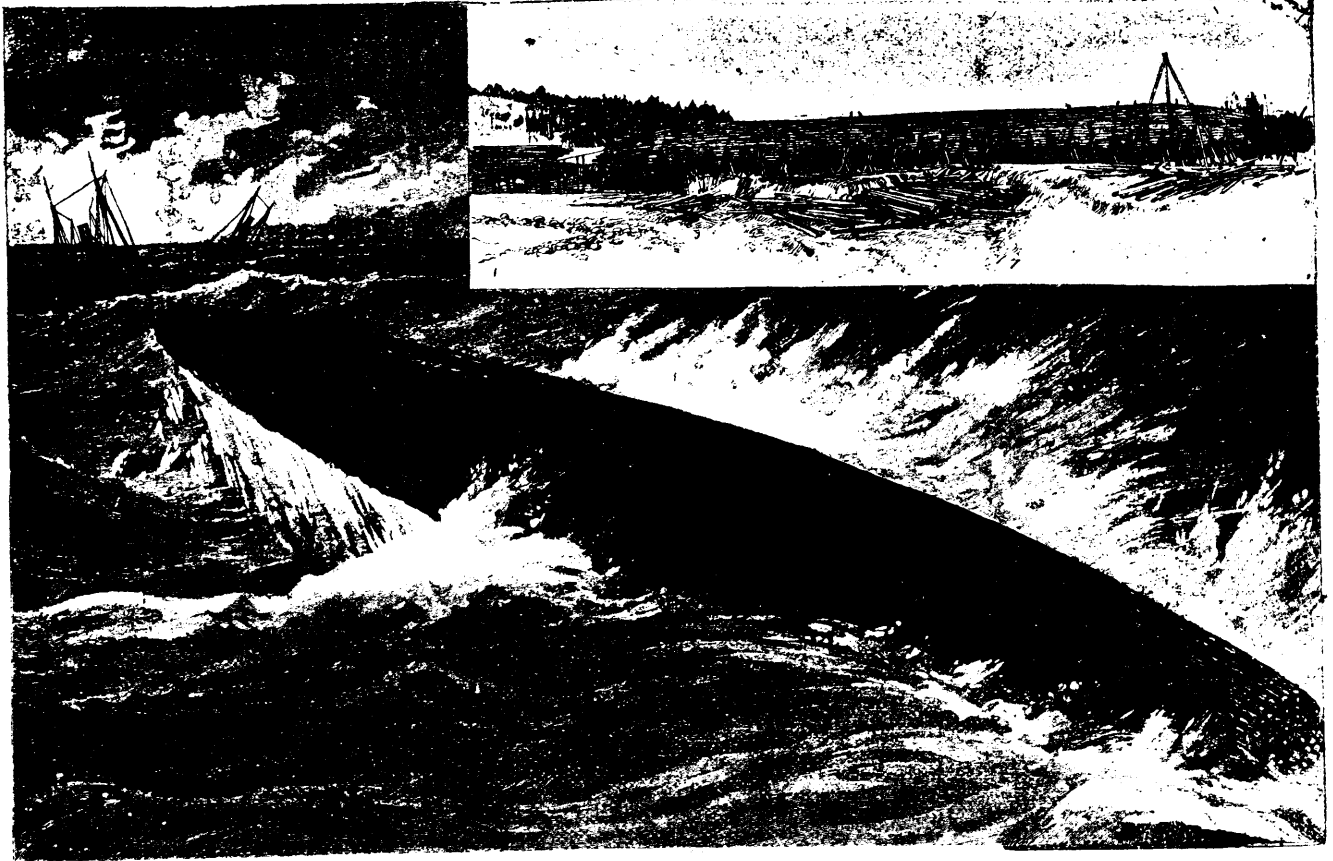
Les tremblements de terre se manifestent par des oscillations qui se suivent et se répètent à de courts intervalles. D'après les nombreuses observations de Humboldt dans les deux parties du monde, les deux premières espèces de secousses sont souvent simultanées. La nature du bruit varie beaucoup ; il roule, il gronde, il résonne comme un cliquetis de chaînes entrechoquées ; il est saccadé comme les éclats d'un tonnerre voisin, ou bien il retentit avec fracas. Ces bruits peuvent s'étendre à une distance énorme du point où ils se sont produits. Dans certains tremblements de terre de l'Amérique, Humboldt a constaté que le bruit s'étend quelquefois à des distances de 1,200 kilomètres ; c'est tout à fait comme si une éruption du Vésuve était entendue dans le nord de la France.

Malheureusement, le bruit qui annonce le tremblement de terre vient à peine de se produire que la catastrophe a lieu : alors, avant qu'on ait pu fuir, les maisons s'écroulent, le sol s'entr'ouvre, et la mort fait son œuvre sinistre.

L'ART DE BIEN VIVRE

Couronne de Carcassonne.—Versez du lait bouillant sur des croûtes de pain aussi dures qu'elles soient, ajoutez-y des raisins de caisse, du sucre en poudre, et laissez bien imbiber, puis pétrissez le tout sur la planche à pâtisserie, ajoutez un ou deux jaunes d'œuf, une cuillère d'eau-de-vie ou de rhum ; dès que vous avez obtenu une pâte bien molle et bien unie, dressez en couronne et faites cuire au four.

Gâteau Saint-Aubin.—Coupez dans une terrine des tranches de pain, versez dessus du lait bouillant, couvrez et laissez tremper pendant trois heures, puis écrasez bien votre pain, ajoutez, suivant votre goût, essence de vanille ou de citron ; mettez six œufs dont vous réservez quatre blancs que vous y mettez aussi, mais battus en neige ; sucrez, mélangez bien le tout et faites cuire dans un moule caramélé ; laissez refroidir dans le moule, renversez et servez, recouvert d'un sirop de groseilles.



NOUVELLE-ÉCOSSE.—1. LE PLUS GRAND RADEAU DU MONDE EN CONSTRUCTION.—2. LE RADEAU A LA MER

UNE NUIT D'ÉTÉ

Oh ! qu'elle est bienvenue et douce au pèlerin,
La nuit d'été, la nuit sans voiles,
Et son air sympathique, et son repos serein,
Aux molles clartés des étoiles.

C'est l'hiver où le rêveur va faire sa moisson,
Ainsi que l'abeille à l'aurore ;
Où, comme dans le ciel, l'âme, à son horizon
Sent des milliers d'astres éclore.

Alors le pèlerin, courbé du poids du jour,
S'arrête, et relève la tête ;
Et des brises du soir aspire avec amour
Le souffle si cher au poète.

Alors tout ce qui brille et charme sous les cieus,
Merveille terrestre ou divine,
Dans toutes ses splendeurs se dévoile à ses yeux,
Que de pleurs l'extase illumine.

La nature se vêt de sa divinité ;
Un génie invisible en un clin d'œil l'enchanté ;
Et silence, prière, amour et volupté,
Tout chante.

Comme un orgue infini qui soupire tout bas,
Plongé dans une extrême et sainte idolâtrie,
Dans des langues qu'on sent et que l'on n'entend pas ;
Tout prie.

L'air embaumé, plus pur et plus doux que le miel,
Etouffe des soupirs d'enivrement suprême,
Des soupirs qu'on prendrait pour des échos du ciel ;
Tout aime.

Du couchant, où le soir baisse sa toile d'or,
Au levant, où du jour s'évanouit la trace,
Et le ciel, et la terre, et les vents, et l'espace,
Tout dort.

Le fleuve dans son lit, la vague sur la grève,
L'arbre sur les coteaux, les oiseaux dans les bois,
L'insecte dans les champs, les hommes sous leurs toits,
Tout rêve.

O symbole éternel d'éternelle bonté !
O du grand Invisible éclatante figure,
Nourrice de l'humanité !
Qui donc te pare ainsi, merveilleuse nature ?
Qui donc ainsi te transfigure ?
Qui renouvelle ainsi ta vie et ta beauté ?

N'est-ce pas vous, ô Dieu ! n'est-ce pas vous, ô père
De la nuit et du jour ?
N'est-ce pas vous, soleil tout voilé de mystère,
Qui venez visiter votre fille, la terre,
La terre, votre amour ?

ROCARESCO.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

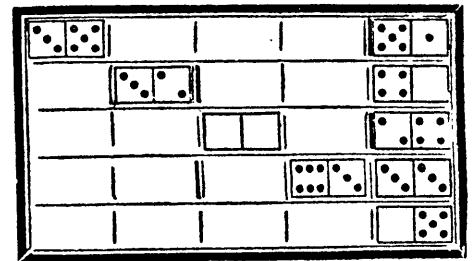
No 216.—CHARADE

Enfant du luxe et de l'orgueil,
Mon Premier va comme on le mène,
Et mon Second en demi-deuil
Jase souvent à perdre haleine.
Mon Tout se plaît à l'hôpital,
Aux champs de Mars est nécessaire,
Et guérit quelquefois le mal
Que le point d'honneur a fait faire.

No 217.—JEU DE DOMINOS

Disposer vingt-cinq Dominos de manière à obtenir un carré diabolique avec la somme constante 27 dans chaque ligne horizontale, verticale ou diagonale.

EXEMPLE :



La somme des points dans les colonnes sera alternativement de quatorze et treize.

SOLUTIONS :

No 214.—Le mot est : Gants.

No 215

BLANCS.	NOIRS.
1 D 7e F R	1 R prend C
2 T 3e R, échec et mat.	Si : 1 C joue
2 T 6e F D, échec et mat.	

ONT DEVINE :

Melle Eugénie Cinq-Mars, Louis Bellemare, Louiseville ;
Ed. Lupien, A. N. Gauvreau, Montréal ; Dame J. B. E. Bédard, Ottawa.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

En ce monde, on trouve en général plus d'épines que de roses.

CHOSSES ET AUTRES

—Les pêches en Californie se vendent \$80 la tonne sur les arbres.

—Le maintien des armées européennes coûtent 800 millions de piastres par année.

—Les écuries du prince de Galles lui coûtent \$80,000 par année. La princesse, sa femme, aime les chiens. Elle en a 80.

—Le gouvernement américain est à élaborer un plan pour l'extermination des moineaux aux Etats-Unis.

—Le gouvernement de l'île de Cuba vient de donner la liberté à 26,000 esclaves, et un décret d'abolir à jamais l'esclave dans cette île. Il était temps.

—Il existe 430 bureaux de poste à Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, et leur maintien coûte \$146,000 par année. En 1873 il n'y en avait que quatre.

—Un correspondant écrit : "Je n'ai jamais vu une verrue qu'on n'a pas réussi à guérir en appliquant dessus de l'huile de castor deux fois par jour pour dix ou douze jours.

—Des 1,630 entrées canadiennes à l'exhibition coloniale de Londres, Ontario en compte 580; Québec 400; la Nouvelle-Ecosse, 220; le Manitoba, le Nord-Ouest et la Colombie Anglaise, 190; et l'île du Prince-Edouard, 95.

—Pendant qu'un régiment d'infanterie traversait la ville de Rome, dernièrement, il rencontra une procession à la tête de laquelle marchait un prêtre portant le Bon Dieu à un malade. Le commandant du régiment arrêta ses soldats et rendit les honneurs militaires à la Sainte-Eucharistie, après quoi le prêtre donna sa bénédiction aux militaires. Il y a longtemps qu'on avait vu spectacle aussi touchant à Rome.

—A Chicago, une jolie Américaine plaide elle-même son procès contre un monsieur qui refusait de l'épouser après le lui avoir promis; et il offrait 200 dollars pour dommages et intérêts. "Deux cents dollars! s'écria la belle avec indignation, deux cents dollars pour mon cœur brisé, mon âme, mes espérances détruites, toute ma vie empoisonnée! Allons donc jamais. Donnez-m'en trois cents et que ce soit une affaire faite."

Encore la main de Dieu.—L'autre vendredi, un fermier résidant à quelques milles de Stenbenville, Pennsylvanie, était occupé à abattre un champ de blé d'inde. Le blé-dinde était de belle qualité et promettait un rendement considérable, quand une soudaine tempête de vent et de pluie le jeta par terre, et il ne resta bon que pour donner en fourrage. Ce fait jeta le fermier dans une terrible passion, et il proféra un torrent d'horribles blasphèmes. "Vous ne devriez pas parler ainsi, remarqua l'un des travailleurs; c'est assez pour faire figer le sang dans les veines." "Laisse-le figer, répliqua le fermier. Si Jésus-Christ était ici dans ce champ de blé d'inde, je le couperais comme je coupe cet épi." L'homme était debout en parlant, et demeura sans mouvement. Son compagnon, bon chrétien, fut grandement offensé de ce propos sacrilège, et continua son travail sans plus s'occuper de son maître. Au bout de quelques instants il se retourna pour savoir ce qui empêchait le fermier de reprendre l'ouvrage, quand il l'aperçut debout et droit, paraissant rigide et pâle. Ne recevant pas de réponse à sa question il s'approcha du fermier, et trouva à son horreur qu'il était mort, les yeux tournés vers là-haut.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

16718

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, Journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

ST-LEON WATERCOMPANY

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,

217, RUE ST-ELIZABETH

Ordres reçus par le Téléphone, No 810 A. Cette eau peut être prise à jeun pour la consommation et après les repas pour la dyspepsie. Elle est infatigable.

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,

1489, Rue Notre-Dame,

ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro, spécimen envoyé gratis sur demande

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place. New-York Etats-Unis.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 21 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Il se laissait aller, il s'abandonnait complètement, et s'il se rasait et changeait de chemise deux fois par semaine, c'était plutôt par habitude que par respect pour les autres et pour lui-même. N'ayant plus qu'une pensée, une idée fixe, il agissait en quelque sorte comme une machine.

Plus que jamais il fréquentait les cimetières. On le voyait passer comme un spectre errant au milieu des tombes et des monuments funèbres. Le silence qui entourait les morts plaisait à sa misanthropie. Les gémissements du vent dans les acacias, les saules pleureurs et les cyprès semblaient répondre à sa désolation.

Il avait complètement perdu l'inspiration poétique ; la muse mécontente avait abandonné l'ingrat. N'ayant plus de goût à rien, il ne travaillait plus. Une étude littéraire sur lord Byron et une autre sur Pétrarque restaient inachevées sur sa table et disparaissaient sous la poussière. Ses vieux amis d'autrefois, les livres, étaient absolument oubliés, il ne leur donnait même plus un regard.

Quelquefois, le soir, avant de rentrer chez lui, ne sachant où aller ni comment tuer le temps, et par un bizarre contraste d'humeur, il entra dans un de ces bals publics du boulevard extérieur qui, naguère, lui inspiraient un invincible dégoût.

Espérait-il, en entendant le bruit des instruments de l'orchestre, en voyant les autres se livrer à la joie, espérait-il s'égayer lui-même et changer le cours de ses pensées ?

Il s'essayait à une table, dans un coin, afin de s'isoler le plus possible, se faisait servir un verre de bière, et pendant deux ou trois heures, il restait là, immobile, les sourcils froncés, les yeux mornes, écoutant la musique qui lui déchirait les oreilles, regardant avec autant de mépris que de pitié les gambades ridicules et grotesques, les contorsions, les grimaces et les gestes écœurants des jeunes fous et des filles éhontées, qui luttaient de grossièreté pour obtenir les applaudissements cyniques de la galerie.

Parmi les bals publics qui existaient alors à Montmartre, un entre autres, qui n'existe plus, avait acquis une certaine renommée, bien plus assurément par la position qu'il occupait sur le plateau de la butte, au sud-est, que par son luxe, l'élégance et la distinction de ses habitués. L'établissement, qui comprenait avec le bal un restaurant, un débit de vins et liqueurs, s'appelait la Tour Solférino. On avait donné ce nom à une construction bâtie avec de la brique, ayant une certaine hauteur et représentant, en effet, une tour carrée. La tour avait plusieurs étages, autant de salons de société pour le restaurateur. De là, le

point de vue était magnifique, car on découvrait tout Paris et, plus loin que Paris, les hauteurs de Châtillon et le château et la terrasse de Meudon. La tour Solférino, qui n'est plus qu'un souvenir, avait été élevée, après la guerre d'Italie, sur les fondations mêmes d'une autre tour, au sommet de laquelle existait l'ancien télégraphe. L'administration des télégraphes avait depuis longtemps abandonné la tour, qui lui était devenue inutile, après l'application de l'électricité à la télégraphie.

Or, la tour Solférino, construite sur les ruines de la tour du télégraphe, fut elle-même détruite en 1871, pendant la Commune, et le restaurant et le bal ont en même temps disparu. Aujourd'hui, presque tout le terrain qui dépendait de la tour Solférino est occupé par les chantiers et les matériaux de construction de l'église du Sacré-Cœur, qui va s'élever sur la hauteur de Montmartre, regardant Paris.

Le bal de la Tour Solférino se trouvait au milieu d'un jardin ; c'était un vaste hangar dont la toiture était supportée par des piliers ou colonnes

coup de blouses, quelques paletots, rarement une redingote. On y entendait parler la langue des faubourgs et même l'argot des voleurs. Le jour il avait une physionomie particulière : on était sûr d'y trouver en grand nombre des jeunes filles généralement jolies, des gamines de douze à seize ans qui, sous un prétexte quelconque, parvenaient à échapper à la surveillance maternelle pour venir prendre dans ce lieu impur le goût du plaisir, de la paresse, et se familiariser avec la honte du libertinage.

Que ceci soit un avis aux mères de famille. On ne saurait leur répéter trop souvent : Prenez garde ! veillez, veillez sur vos filles : sachez qu'elles fréquentent, éloignez de leurs yeux les mauvais exemples.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de nous étonner qu'aujourd'hui encore, l'entrée d'un bal public ne soit pas absolument interdite aux jeunes filles âgées de moins de dix-sept à dix-huit ans.

On n'élèvera jamais assez de barrières contre le vice. N'oublions pas que, si elle est possible, c'est plus encore à la femme qu'à l'instruction répandue partout, que nous devons notre régénération sociale.

Un dimanche soir, entre neuf et dix heures, Jacques Sarrue, qui était venu se promener de ce côté de la butte Montmartre, entra à la Tour Solférino. Après s'être arrêté un instant pour regarder les danseurs, ce n'était pour lui une chose ni curieuse, ni divertissante, il alla s'asseoir sous un berceau au fond du jardin.

A cette heure avancée de la nuit, les bosquets étaient dans une obscurité profonde. Peut-être n'avaient-ils pas été éclairés dans la soirée, le vent ayant constamment soufflé avec une certaine violence. On pouvait supposer aussi qu'ils étaient déserts, attendu que si quelques-uns abritaient des couples d'amoureux, on ne pouvait les voir. Il est vrai que Sarrue avait des oreilles ; mais, dans un endroit public, les amoureux prudents ont assez l'habitude de causer à voix basse. Du reste, sans compter le vent qui agitait les branches et faisait bruire les feuilles du houblon et de la vigne vierge, le tapage infernal du piston et de la clarinette suffisait pour empêcher d'entendre.

Sarrue était assis depuis un quart d'heure, regardant à travers le feuillage les effets produits par la réverbération du gaz allumé, lorsque, tout à coup, il entendit piétiner à côté de lui.

Deux individus, un homme et une femme, venaient d'entrer et de s'asseoir sous le



Albertine et celui qu'elle appelait Hector se levèrent et sortirent du bosquet.—(Page 70, col. 3).

de bois. Autour de la salle, très aérée, il y avait des bancs et derrière les bancs des tables pour les buveurs. Le jardin, entouré d'une haie très épaisse, se prolongeait sur le flanc de la butte ; on y avait construit, au milieu des buissons et des massifs d'arbustes, des tonnelles et des bosquets sous lesquels on dînait le soir, quand le temps était beau, à la lumière des verres de couleur et des lanternes vénitiennes.

Le restaurant était ouvert tous les jours, mais il n'y avait bal que le dimanche. Il commençait à deux heures et durait jusqu'à sept heures le jour. Il reprenait à huit heures pour se continuer jusqu'à minuit. Alors, pour ne pas contrevenir aux ordonnances de police, tout le monde s'en allait et les lumières étaient éteintes.

Ce bal ressemblait à tous les autres, mais on y voyait plus de casquettes que de chapeaux ; beau-

berceau voisin de celui où se trouvait Sarrue.

—Deux amoureux qui viennent roucouler la vieille et toujours nouvelle chanson du printemps de la vie, se dit le poète.

Et un sourire amer glissa sur ses lèvres.

Il allait se retirer pour ne pas être le témoin indiscret d'une effusion plus ou moins vive, lorsqu'un nom prononcé le fit tressaillir et le cloua sur le banc qui lui servait de siège.

Une voix de femme venait de dire quelques mots parmi lesquels était mêlé le nom de Georgette, le seul mot qu'il eût distinctement entendu.

Il se blottit dans un coin, se faisant le plus petit possible, et, la main appuyée sur son cœur, qui battait à se briser, il tendit l'oreille.

Les deux inconnus devaient être persuadés que nul ne pouvait les entendre, car ils négligèrent de prendre la précaution de parler tout bas.

— Je vous assure que la chose n'est pas du tout facile, dit la femme, reprenant une conversation commencée avant qu'ils ne fussent entrés dans le bosquet ; elle travaille et elle est sage ; de plus, je crois avoir découvert qu'elle a dans le cœur un amour malheureux.

— En ce cas, elle a besoin d'être consolée, répliqua l'homme.

— C'est mon avis ; mais elle n'a pas l'air de vouloir l'être comme vous l'entendez. Tantôt, grâce à moi, vous l'avez rencontrée ; vous savez comment elle vous a reçu. Je vous le répète, vous lui offririez les plus riches toilettes, les plus beaux bijoux, tout l'or du monde, que vous ne seriez pas plus avancé. Entre nous, vous vous êtes fait du tort auprès d'elle en vous obstinant à la suivre comme vous le faites depuis quelque temps. Il y a des jeunes filles à qui ça peut plaire, pas à elle.

— Vous m'avez dit qu'elle vous avait fait la promesse de vous accompagner un jour chez votre mère ?

— C'est la vérité.

— Votre mère demeure à Grenelle ?

— Oui.

— Georgette ne connaît pas Paris ; elle ne sait probablement pas plus où se trouve Grenelle que Vaugirard.

— Je le crois.

— De sorte que vous pourriez aussi bien la conduire à Vaugirard qu'à Grenelle.

— Oui, mais je ne comprends pas.

— Ayez un peu de patience vous comprendrez. Georgette a-t-elle déjà vu votre mère ?

— Jamais.

— Alors mon idée est excellente.

— Je veux bien le croire ; mais vous ne m'expliquez pas...

— M'y voici. Ecoutez bien : Le jour où Georgette devra vous accompagner chez votre mère, ce sera le soir, parce que vous aurez été invitées à dîner.

— Oui, dimanche soir ou un jour de la semaine après sa journée de travail.

— Comme vous demeurez loin de Grenelle, vous prendrez une voiture de place, dont le cocher aura été prévenu d'avance. Donc, au lieu de vous conduire à Grenelle, il vous mènera à Vaugirard, rue Vaugelas.

— Rue Vaugelas. Après ?

— Tout à l'heure, pour que vous ne l'oubliez pas, je vous écrirai l'adresse sur un morceau de papier. Vous entrerez dans la maison où l'on vous attendra, car j'aurai annoncé votre visite, on aura même préparé un bon petit dîner à votre intention, et tout en arrivant vous pourrez vous mettre à table. Vous serez reçues par une femme de quarante-cinq à cinquante ans : ce soir-là cette femme sera votre mère. Vous jouerez le rôle de fille, elle jouera le rôle de maman ; ce sera on ne peut plus touchant. Naturellement vous présenterez Georgette à votre chère mère, qui lui fera les plus grandes amitiés.

— Est-ce que vous serez là, monsieur Hector ?

— Si j'étais là quand vous arriverez, ma présence gênerait tout ; je ne paraîtrai qu'à la fin du repas, quand le moment sera venu.

— Je commence à comprendre. Seulement, monsieur Hector, Georgette est très sobre ; elle boira peu et ne se grisera point.

— Le cas sera prévu, répliqua M. Hector en baissant la voix d'un ton ; si elle ne se grise pas en buvant, on y arrivera par un autre moyen.

Ces horribles paroles furent suivies d'un assez long silence.

Le front de Jacques Sarrue s'était couvert d'une sueur froide et il sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête, car, il n'en pouvait douter, c'était bien Georgette, la pauvre enfant qu'il appelait sans cesse, qu'il cherchait partout, qui était désignée comme victime de l'horrible complot. Deux ou trois fois déjà il avait fait un mouvement pour se lever et bondir hors du berceau, en jetant aux infâmes ce cri de colère : " Misérables ! " Mais imposant silence à son indignation, il s'était retenu ; il voulait écouter encore, tout savoir. D'ailleurs il sentait que ce n'était point en se montrant, en faisant du bruit, en provoquant un scandale qu'il réussirait à sauver Georgette du piège qu'on voulait lui tendre. Et puis, il attendait, il espérait que dans leur affreuse conversation, les deux misérables

lui livreraient l'adresse de la jeune fille ou lui fourniraient des indications suffisantes pour qu'il pût facilement la retrouver.

D'un autre côté, il avait été frappé par le timbre de la voix de la femme. Cette voix, il en était sûr, il l'avait déjà entendue. Il s'était donc trouvé une autre fois en présence de cette femme. Où ? dans quelle circonstance ? Sa mémoire lui faisait défaut, et il s'efforçait de rappeler ses souvenirs.

— Oui, c'est certain, se disait-il, je connais cette femme ; et si je ne puis me rappeler où je l'ai rencontrée, c'est que c'est une de ces créatures qu'on oublie dans le temps qu'il faut pour tourner les talons. Si seulement je pouvais voir sa figure...

La femme dans laquelle le lecteur doit avoir reconnu Albertine, reprit la parole ; de nouveau, Sarrue devint tout oreilles.

XVII

— En effet, monsieur Hector, dit Albertine, votre plan est assez bien imaginé, mais j'y trouve un défaut sérieux.

— Ah ! et lequel ?

— Celui de nous compromettre gravement tous.

— Dites-moi ce que vous craignez.

— Voyant que vous ne pouvez vous faire aimer de Georgette, vous voulez employer la violence ; c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il d'une voix creuse, et je ne reculerais devant rien.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le vois bien. Pourtant, vous devriez songer aux conséquences de votre action.

— Voyons ces conséquences.

— Si douce et si timide que soit Georgette, elle se plaindra, elle vous dénoncera...

— Elle ne sait ni mon nom, ni où je demeure ! Mais elle me connaît, moi ! Et si elle portera, et ensuite sur cette femme que vous aurez fait passer pour ma mère. Vous le voyez, c'est grave, très grave, et pour cette bague et ces boucles d'oreilles que vous devez me donner, je ne veux point vraiment me jeter dans un pareil danger.

— Vous savez que je suis riche, répliqua Hector ; j'ajouterai aux bijoux ce que vous voudrez : une somme d'argent, ou bien encore, si vous le préférez, vous avez l'intention de louer rue Blanche.

— Oh ! je sais bien que vous êtes généreux ! mais voyez-vous, j'ai peur... J'ai peur de m'attirer des désagréments...

— Je vous assure que vos craintes sont exagérées. Tout ce qui peut arriver de pire, c'est que Georgette cesse d'être votre amie et ne veuille plus vous voir.

— Si ce n'était que ça...

— Vous n'avez pas autre chose à redouter. D'abord, quand elle sera dans la maison de la rue Vaugelas, elle se croira chez votre mère à Grenelle. Quoi qu'il arrive, il faut qu'elle passe la nuit dans la maison. Pour réussir, il n'y a qu'à oser et avoir de l'audace.

— Et si c'est le contraire qui arrive ?

— Alors j'aviserai. Dans tous les cas, il me sera facile de la retenir prisonnière pendant quelques jours ; vous profiterez de ce temps pour vous mettre à l'abri de ses reproches et de sa colère. D'autre part, je m'arrangerai de façon qu'elle ne sache point, même après être sortie de la maison, qu'au lieu de la conduire à Grenelle, vous l'avez amenée à Vaugirard.

— Vous ne doutez de rien, monsieur Hector, et puis vous avez une manière d'arranger les choses... Il se mit à rire.

— Ma chère, reprit-il, quand on se met en marche pour arriver à un but, il faut tout prévoir.

— Ainsi, vous avez tout prévu ?

— Tout. Cependant je réfléchirai encore, et je ne négligerai aucune des précautions bonnes à prendre. Je tiens à ce que vous soyez complètement rassurée.

— C'est nécessaire.

— Vous me l'avez fait assez comprendre.

— Dame, c'est naturel ; on ne va pas ainsi de gaieté de cœur se fourrer dans la gueule du loup.

— Ma chère, je ne vous connaissais pas encore. Votre prudence me donne de vous une haute opinion. Je vous prédis un magnifique avenir.

— Merci.

— Ainsi vous avez bien compris ?

— Oui.

— Maintenant, dites-moi le jour.

— Je vous le ferai savoir.

— Pourquoi ne pas le fixer aujourd'hui ?

— Cela ne dépend pas de moi ; il faut que je décide Georgette.

— Je voudrais que ce fût pour jeudi prochain, si vous le voulez bien...

— Jeudi ?... Soit, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que jeudi elle quitte son travail de bonne heure. Si elle préfère absolument un autre jour, je vous écrirai. Où faudra-t-il vous envoyer ma lettre ?

— Comme toujours, poste restante.

— Il me reste une question à vous adresser, dit elle.

— De quoi s'agit-il ? répondit son complice.

— Je voudrais savoir quelle est cette femme chez qui nous devons aller ?

— Ma chère, vous êtes un peu trop curieuse. Il me semble que vous devriez vous contenter de savoir que vous serez attendues et qu'on vous recevra à bras ouverts.

— Alors, ma question est indiscrete et vous ne voulez pas y répondre ?

— Ma chère, je ne saurais vous dire au juste ce que c'est que cette femme, je l'ignore moi-même. Je ne la connais pas beaucoup, bien qu'elle m'ait rendu déjà quelques petits services.

Albertine ne demanda plus rien. Elle était suffisamment renseignée et savait à quoi s'en tenir.

Jacques Sarrue aussi avait compris.

Albertine et celui qu'elle appelait Hector se levèrent et sortirent du bosquet. Jacques Sarrue s'élança à son tour hors de sa cachette. Rapidement, il venait de concevoir un petit plan qui lui parut facile à exécuter. Il s'était dit :

— Je veux voir, d'abord, le visage de cette misérable fille ; ensuite, je ne la perdrai pas de vue, je m'attacherai à ses pas comme son ombre, car il faut que je sache où elle demeure ; il le faut pour que je puisse sauver Georgette !

Les deux complices approchaient du centre du jardin, c'est-à-dire du bal, et allaient dans un instant se trouver en pleine lumière.

— C'est le moment d'avancer, se dit Sarrue... Et il prit son élan pour arriver en même temps qu'eux au bout de l'allée, que la lumière des becs de gaz éclairait.

Malheureusement, au même instant ; cinq ou six jeunes gens sortirent d'une allée transversale ; l'un d'eux heurta violemment Sarrue, qui perdit l'équilibre et tomba tout de son long sur un superbe plant de pivoines qu'il écrasa. Quoique un peu étourdi par sa chute, il se releva vivement et en trois bonds il fut hors des bosquets. Mais déjà ceux qu'il poursuivait avaient eu le temps de disparaître.

Sarrue fit deux ou trois fois le tour du bal, regardant, écoutant, plongeant son regard ardent dans tous les groupes ; mais rien ne vint lui révéler la présence des deux complices. Du reste, n'ayant pu voir leurs figures, il aurait très bien pu passer à côté d'eux sans les reconnaître. Il finit par se convaincre qu'ils étaient sortis de l'établissement.

— Malheur ! malheur ! murmura-t-il avec une sorte de rage, ils sont partis, ils m'ont échappé !... Et maintenant je ne pourrai rien faire pour défendre Georgette. Oh ! pauvre Georgette !...

Il s'éloigna de la Tour Solférino dans un état impossible à décrire. Il y avait du délire dans son esprit. Jamais peut-être il n'avait souffert si cruellement. A chaque instant, se rappelant ce qu'il avait entendu, il se sentait frissonner des pieds à la tête.

— Mon Dieu ! que faire, que faire ? s'écriait-il. Et, lançant avec fureur ses poings en avant, il semblait menacer et repousser des fantômes invisibles.

Il entra chez lui avec un violent mal de tête. Dans le jardin il avait pris froid, il avait la fièvre, il grelottait. Il se coucha en disant :

— On dit que la nuit porte conseil ; je trouvais peut-être une bonne inspiration. En attendant, il ne faut pas que j'oublie les principales choses ; j'aurais dû prendre des notes, mais non, c'est inutile, je me rappellerai. Ah ! tout ce qu'ils ont dit, les misérables, est là, en lettres de feu dans ma mémoire. Lui, se nomme Hector. Qui est-il, cet

Hector, ce lâche ? Probablement un de ces beaux fils de famille, un de ces riches désœuvrés, qui traînent leur vie inutile dans les tripots où l'on joue, où l'on se roule dans l'orgie, qui ne croient ni à la vertu, ni à l'honneur.

Il continua à réfléchir tout haut :

—C'est jeudi, jeudi soir, que Georgette, sans défiance, croyant aller chez la mère de celle qui se dit son amie pour en faire plus facilement sa victime, sera conduite à Vaugirard. J'ai bien entendu Vaugirard, et le nom de la rue : Vaugelas. On l'a baptisée ainsi en souvenir du célèbre grammairien qui a commencé le dictionnaire de l'Académie. Elles arriveront dans une voiture. Malheureusement, je n'ai pas le numéro de la maison. Au fait, qu'importe, une maison dans le genre de celle-là, qu'on met si complaisamment à la disposition de M. Hector, ne doit pas être difficile à découvrir. C'est encore heureux qu'il ait nommé la rue.

Brisé de fatigue, la tête malade, il ferma les yeux et s'endormit presque aussitôt en murmurant :

—Vaugirard, jeudi, Hector, Vaugelas.

Le matin, quand il se réveilla, il se sentit beaucoup mieux. Le corps était reposé, le sommeil avait dissipé les lourdeurs de la tête et les embarras du cerveau.

Comme la veille, il se demanda :

—Que vais-je faire ?

Il ne se dissimulait pas qu'il fallait agir promptement, qu'il n'avait pas un instant à perdre. Mais l'inspiration sur laquelle il avait compté n'était pas venue encore. Il pensa à aller se mettre à la recherche de la maison de la rue Vaugelas.

—Et quand je l'aurai trouvée ? s'interrogea-t-il.

Son imagination ne lui fournit aucune réponse.

Il comprenait combien il lui serait difficile, à lui seul, de faire avorter le projet de M. Hector. L'initiative, qui lui avait manqué dans toutes les circonstances de sa vie où elle lui eût été si nécessaire, lui faisait encore défaut en ce moment. Pourtant, il avait, pour le faire agir, un stimulant de premier ordre. Mais si Jacques Sarrue était douée d'un certain courage, il ne pouvait si facilement mettre l'audace à la place de sa timidité.

Pendant plus d'une heure, il chercha vainement un moyen d'action en rapport avec sa nature.

En reconnaissant son impuissance, le malheureux était désespéré.

XVIII

Albertine, continuant à jouer merveilleusement son rôle perfide et hypocrite, mit-elle tout en œuvre pour décider Georgette à l'accompagner chez sa mère le jeudi suivant.

D'abord, la jeune fille refusa. Elle avait cent mètres de passementerie à livrer le vendredi matin, et, en calculant ce qui lui restait à faire, elle était obligée de travailler le jeudi jusqu'à minuit pour achever sa commande.

Albertine fut d'abord très contrariée ; mais une idée lui vint, et elle retrouva vite son humeur joyeuse.

—Ma chère Georgette, dit elle, j'ai le moyen de tout arranger, et puisque ma mère veut absolument nous avoir jeudi, c'est jeudi que nous irons à Grenelle.

—Je veux certainement vous être agréable, répliqua Georgette ; mais vous devez bien voir que c'est impossible.

—Laissez-moi donc vous dire mon idée.

—Eh bien ?

—Rien n'est plus simple : c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

—Je le crois.

—Eh bien, ma chère, demain matin, je m'installe ici et je travaille avec vous toute la journée.

—Mais vous avez aussi de l'ouvrage à livrer.

—Oh ! le mien n'est pas pressé comme le vôtre ; on l'attendra. Ainsi, c'est dit, demain je travaillerai pour vous ; même en supposant que je n'en fasse pas autant que vous, car je n'ai pas votre habileté, vos cent mètres seront sûrement terminés avant cinq heures du soir.

Georgette ne répondit pas. Elle paraissait soucieuse.

—Oh ! c'est certain, nous aurons fini avant cinq heures, reprit Albertine ; et comme Grenelle n'est pas près d'ici et qu'il faut que nous arrivions de bonne heure, nous prendrons un fiacre. J'irai le chercher pendant que vous vous habillerez...

Georgette, on dirait que vous ne m'écoutez pas.

—Si, si, je vous entends.

—Je veux vous égayer, voyez, car ça me fait de la peine de vous voir toujours triste et songeuse ; aussi, demain, je veux que vous vous amusiez beaucoup.

Georgette secoua la tête.

—Vous verrez ; d'ailleurs maman est très gaie, et je suis sûre qu'elle nous aura préparé un bon petit dîner. Allons, faites-moi voir vos beaux grands yeux et montrez-moi que vous êtes contente.

La jeune fille leva la tête et tourna son visage vers Albertine. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah ! quelque chose me dit que vous avez un chagrin que vous me cachez ! s'écria la fausse amie ; Georgette vous manquez de confiance envers moi !

Et l'indigne créature eut l'audace de lui prendre la tête dans ses mains et de mettre un baiser sur son front.

Georgette garda le silence. Au bout d'un instant, elle poussa un profond soupir et reprit son travail.

Le lendemain, avec l'aide d'Albertine, qui voulait faire croire à son amitié et à son dévouement, accepta sans broncher les remerciements de Georgette, la besogne fut achevée de bonne heure.

A six heures, Albertine alla choisir une voiture de place à la plus proche station et donna immédiatement ces instructions au cocher. Dix minutes plus tard, la voiture emportant les deux jeunes filles, filait rapidement dans la direction de Vaugirard.

Il pouvait être sept heures lorsque la voiture s'arrêta rue Vaugelas.

—Nous sommes arrivées, dit Albertine ouvrant la portière et sautant la première sur le trottoir.

Elle avait dans sa main une pièce de deux francs. Elle la donna au cocher pour prix de sa course, pendant que Georgette mettait pied à terre à son tour.

Aussitôt payé, le cocher fouetta son cheval, qui partit au trot.

Albertine jeta autour d'elle un regard rapide, et remarqua avec une certaine satisfaction que la rue était à peu près déserte. Sans aucune hésitation, ce qui indiquait qu'elle était bien renseignée, elle s'approcha d'une petite porte pratiquée dans un mur de clôture d'une certaine hauteur, et tira une chaînette de fer qui pendait à droite le long du pilastre.

Le bruit d'une clochette se fit entendre et fut presque aussitôt suivi de pas sur les cailloux d'une allée. La porte ouvrit. Les jeunes filles entrèrent dans un jardinet et se trouvèrent en face d'une grosse fille mal peignée, grêlée et assez malpropre, dont l'attitude et le costume révélaient son état de servante.

—Maman nous attend, n'est-ce pas ? lui dit Albertine.

—Oui, oui, on vous attend, répondit la grêlée, tout en regardant les jeunes filles d'un air hébété.

Georgette regardait avec surprise. Au bout de l'allée, une maison d'assez agréable aspect, n'ayant qu'un étage au dessus du rez-de-chaussée, et de chaque côté de l'allée des buissons de rosiers, des massifs de lilas, de seringats et autres arbustes.

Elle ne put cacher son étonnement à Albertine.

—Est-ce que votre mère habite seule cette maison ? lui demanda-t-elle.

—Mais oui, toute seule. Est-ce que cela vous étonne ?

Et, sans attendre la réponse de Georgette, elle reprit en riant :

—Ah ! je comprends, je ne vous ai pas dit que ma chère mère était une petite rentière ; une surprise que j'ai voulu vous faire.

—En effet, c'est une vraie surprise, dit Georgette, trop innocente et trop inexpérimentée pour soupçonner le guet-apens. Et cette femme qui vient de nous ouvrir la porte, qui est-elle ? demanda-t-elle encore.

—C'est la bonne, répondit Albertine.

A ce moment, une grande dame vêtue de noir, coiffée d'un bonnet de tulle chargé de rubans, et qui avait dû être fort belle dans sa jeunesse, car son visage conservait une certaine fraîcheur, apparut sur le seuil de la porte de la maison.

—Mais venez donc mes enfants, venez donc

vite, dit-elle d'une voix pateline ; depuis une heure, je vous attends avec impatience.

—C'est maman ! s'écria Albertine.

Et elle courut se jeter dans les bras que la femme s'empressa de lui ouvrir. Ensuite, ce fut le tour de Georgette, qui reçut sur ses joues de gros baisers sonores.

—Vraiment, mademoiselle, je suis bien contente de vous voir, dit la femme de sa voix mielleuse, et vous êtes bien gentille d'être venue. Albertine m'a souvent parlé de vous, et toujours je lui disais : "Mais amène-moi donc ton amie, que tu dis si charmante, si sage, si travailleuse." Enfin, vous voilà. Oh ! j'espère bien que vous reviendrez quelquefois, souvent même.

—Madame, je vous remercie de votre bon accueil, balbutia Georgette.

—Ta, ta, ta, c'est moi qui vous remercie, car je suis heureuse de vous connaître. J'aime la jeunesse, les bonnes, les honnêtes jeunes filles, comme vous.

Poussant un soupir, elle ajouta :

—Je n'ai qu'un chagrin, c'est de ne pas avoir toujours Albertine avec moi. Mais mademoiselle veut être indépendante, libre ; je n'ai pas voulu la contrarier. Ah ! je suis trop faible.

—Allons, petite mère chérie, répliqua Albertine du ton le plus naturel, ne grondez pas ; je vous promets de venir vous voir plus souvent encore, tous les deux jours.

—A la bonne heure ! Mais je te préviens, ingrate, que je me fâcherai sérieusement si tu oublies ta promesse.

"Mais voyons donc que je vous voie, que je vous regarde bien, continua-t-elle en se rapprochant de Georgette. Excusez-moi, mon enfant, mais j'ai la vue faible et très basse ; c'est comme un fait exprès, tout à l'heure j'ai égaré mes lunettes, je ne sais pas où je les ai posées.

"Albertine ne m'a pas trompée en me parlant de votre beauté, de votre grâce, poursuivit-elle en examinant la jeune fille ; oui, vous êtes tout à fait charmante."

—Oh ! madame.

—Je dis ce que je pense, mon cher petit cœur ; oui, vous êtes jolie comme un amour, vous êtes ravissante... Il ne manque qu'un peu plus d'éclat à ces beaux yeux bleus, un brin de gaieté animant ce jolie minois et un sourire sur ces lèvres qui fleurissent comme une rose. Croyez-moi, ma mignonne, il ne faut jamais se laisser aller à la tristesse ; la vie est trop courte pour qu'on ne cherche pas à en prendre le meilleur côté. Mais ce soir, j'en suis sûre, nous parviendrons à dérider votre front. N'est-ce pas, Albertine ?

—Certainement. D'ailleurs, Georgette ne demantera pas mieux que de s'égayer avec nous.

—Le dîner est prêt, et c'est lui maintenant qui nous attend ; si vous voulez, mes chères petites, nous nous mettrons tout de suite à table.

—Ma foi, c'est avec plaisir, répondit Albertine ; j'ai très faim, et Georgette doit être comme moi, car c'est à peine si nous avons déjeuné ce matin.

La dame Paumelle, — c'est ainsi que se faisait appeler la maîtresse du logis, — fit entrer les jeunes filles dans une salle à manger, dont le centre était occupé par une table ovale couverte d'une nappe, sur laquelle il y avait trois couverts.

—Mademoiselle Georgette, dit la femme, voilà votre place, Albertine va prendre celle-ci.

La servante grêlée apporta la soupière fumante. On s'assit, et le repas commença. Le vin avait été choisi parmi les plus capiteux du cru de Saint-Georges ou de Châteauneuf. Le mot d'ordre était "griser Georgette." La Paumelle tenait à faire bien les choses. Seulement, quand elle voulut remplir le verre de la jeune fille de ce vin clair, presque sans couleur, Georgette l'arrêta en disant :

—Assez, madame, assez, je ne bois habituellement que de l'eau.

—Ma chère enfant, ceci est un tout petit vin qui ne saurait vous faire du mal.

—Je le connais, dit Albertine, qui vida d'un trait son verre rempli jusqu'au bord.

—Pour vous faire plaisir, répondit Georgette, je veux bien boire un peu de vin ce soir ; mais je le mèlerai de beaucoup d'eau.

Du regard elle cherchait une carafe, qui n'était pas sur la table. Elle la réclama. La Paumelle dissimula mal son dépit, et dans la crainte de com-

promettre la situation, en éveillant les soupçons de la jeune fille, elle se décida à faire apporter de l'eau ; cependant elle fit encore plusieurs tentatives pour décider Georgette à boire du vin pur ; de son côté, Albertine la secondait en buvant beaucoup afin d'exciter sa victime à faire comme elle ; mais la jeune fille savait, pour en avoir fait l'expérience, que le vin lui était contraire et l'étourdisait facilement. Elle eut la force de résister à toutes les instances.

La Paumelle ne se tenait pas encore pour battue. Une bouteille de vin blanc fit son apparition sur la table.

— Assez de vin clair, passons au blanc, dit-elle gaiement, c'est le vin préféré des dames et naturellement des demoiselles ; je suis sûre que mademoiselle Georgette l'aime beaucoup. Vous savez ma mignonne, cette fois vous ne mettez pas d'eau ; elle ne s'accommode pas avec le vin blanc.

— Avec votre permission, madame, répondit Georgette, je boirai un peu de votre vin blanc comme j'ai bu du rouge, avec beaucoup d'eau.

La Paumelle ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Ma chère Georgette, je ne te comprends pas, dit Albertine, tu ne veux rien faire pour être agréable à maman ; ça te serait si facile d'être tout à fait gentille !

Depuis un instant elle jacassait comme une pie aveugle, à tort et à travers ; elle ne s'aperçut point que, pour la première fois, elle tutoyait Georgette.

Celle-ci ne laissa verser qu'un doigt de vin blanc dans son verre, qu'elle remplit avec de l'eau comme elle l'avait fait constamment.

— Je n'aurais pourtant pas voulu user du moyen extrême, se dit la femme en mordant ses lèvres ; mais il le faut, puisqu'on ne peut pas en avoir raison autrement.

En même temps elle s'assurait qu'une petite fiole grande comme la moitié du petit doigt, était toujours où elle l'avait placée, dans le corsage de sa robe.

— Mademoiselle Georgette, reprit-elle, je ne veux plus vous engager à boire. Mais vous prendrez du café, j'espère ?

— Elle l'adore et moi aussi, dit Albertine.

— C'est vrai, fit Georgette, je l'aime beaucoup.

— A la bonne heure, dit la Paumelle.

Et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

A partir de ce moment elle devint préoccupée. Elle cherchait, évidemment, le moyen qu'elle devait employer pour verser dans la tasse de la jeune fille, à son insu, le contenu de la petite fiole.

Enfin, la bonne servit le café. Il était brûlant. Il fallait le laisser refroidir un peu.

Albertine avait rapproché sa chaise de celle de Georgette, disant qu'elle voulait être plus près d'elle, afin de pouvoir l'embrasser quand le cœur le lui dirait.

— Je n'ai pas trinqué avec vous, tout à l'heure, parce que vous buviez de l'eau, dit-elle en riant ; mais je veux que nos deux tasses se donnent un baiser.

Elle prit sa tasse, le petit choc eut lieu ; puis elle approcha le liquide de ses lèvres, mais le trouvant trop chaud, elle reposa bien vite sa tasse sur la table.

Au même moment la Paumelle lui fit un signe mystérieux. Elle comprit que ce signe voulait dire : Attention !

— Mademoiselle Georgette, dit aussitôt la Paumelle de son air le plus gracieux, sans vous commander, vous seriez bien aimable de me donner ce livre, qui est là, derrière vous, sur l'étagère.

La petite fiole, qu'elle venait de déboucher sous la table, était dans sa main.

Georgette se leva, et dès qu'elle eut tourné le dos à la table, Albertine, qui s'était levée aussi, se jeta à son cou sous le prétexte de l'embrasser.

Pendant ce temps, la Paumelle fit rapidement sa petite opération, et quand Georgette lui présenta le livre demandé, la fiole vide avait disparu au fond de sa poche.

Elle ouvrit le livre et y prit une image qu'elle tendit à Albertine.

C'est cela que je voulais montrer à ma fille, dit-elle ; vous pouvez voir aussi, mademoiselle Georgette.

— Oui, c'est une très jolie image, dit la jeune fille après avoir regardé.

— Merci, maman, fit Albertine, je ne vous la rends plus.

— Soit répliqua l'autre, je te la donne. N'oublions pas notre café, il doit être maintenant bon à prendre. C'est moka première qualité. Comment le trouvez-vous, mademoiselle Georgette ?

— Très bon, madame.

— Délicieux, exquis, amplifia Albertine. Pendant que les trois convives savouraient le café, un personnage s'introduisit mystérieusement dans la maison et prenait possession d'une chambre de rez-de-chaussée.

L'apparition, dans la salle à manger, de la servante qui fit à sa maîtresse un signe convenu, apprit à celle-ci que M. Hector attendait l'instant de se montrer.

A partir de ce moment, la Paumelle commença à avoir des mouvements d'impatience ; elle ne faisait plus attention à Albertine, qui n'était après tout qu'une comparse ; ses yeux, braqués sur Georgette, semblaient vouloir la dévisager. Elle se dépitait, car elle trouvait que l'effet du narcotique était trop long à se produire.

A part un peu de rose sur les joues et une certaine animation de la physionomie, Georgette était il y avait là de quoi surprendre la Paumelle et la rendre très perplexe.

— Je n'y comprends rien, se disait-elle ; est-ce que cette fiole qu'il m'a apportée ne contenait pas ce qu'il m'a dit ?

Un profond soupir d'Albertine, qui fut immédiatement suivi d'un formidable bâillement, vint lui rappeler qu'elle n'était pas seule avec Georgette.

Albertine, devenue très pâle, vacillait sur sa chaise ; pour ne pas tomber, elle avait accroché ses mains à la table ; sa tête, qui allait de ci, de là, semblait tourner sur ses épaules comme celle d'une poupée mécanique.

— Oh ! la sottise créature, grommela la Paumelle entre ses dents, elle s'est grisé !

Georgette, prise de compassion pour sa fautive amie, s'était approchée d'elle pour la soutenir.

Les yeux d'Albertine se fermaient malgré les efforts qu'elle faisait pour empêcher de tomber ses paupières. Il était facile de voir que la malheureuse essayait de lutter contre un mal subit, indéfinissable. Soudain, rassemblant ce qui lui restait de vigueur et d'énergie, elle se dressa brusquement sur ses jambes, mais elle retomba aussitôt.

— Mais, qu'est-ce que j'ai donc ? murmura-t-elle d'une voix bredouillante, mes membres s'engourdisent, je ne les sens plus... Là, là, dans ma tête, un poids... Je... je m'endors.

Quant à Georgette, rien n'indiquait qu'elle fût disposée à dormir.

La Paumelle s'était levée. Les bras croisés, les yeux démesurément ouverts, elle regardait avec stupéfaction le groupe plein de contraste formé par les jeunes filles.

Tout à coup une lueur rapide éclaira sa pensée. Ses yeux devinrent hagards et se fixèrent sur la table avec une sorte de terreur folle.

Elle venait de comprendre que, dans sa préoccupation, son trouble, avec sa voix basse, elle avait versé le narcotique destiné à Georgette dans la tasse d'Albertine.

C'était cela, en effet, et la misérable femme n'avait pas remarqué qu'Albertine avait étourdiement placé sa tasse tous près et en avant de celle de Georgette.

Après être restée un instant immobile, stupéfiée de sa maladresse, elle releva la tête, jeta un regard farouche sur les jeunes filles, puis s'adressant à Georgette, qui avait sur la poitrine la tête d'Albertine :

— Soutenez la ainsi encore un moment, lui dit-elle, je vais prendre dans ma chambre quelque chose pour la faire revenir à elle.

Sur ces mots, elle sortit précipitamment de la salle à manger, afin d'aller se concerter avec son autre complice.

Cependant Albertine luttait encore contre le sommeil ; Georgette voyait qu'elle se roidissait pour lui échapper.

— Pauvre Albertine, dit la jeune fille, je suis bien chagrine de ce qui lui arrive.

Albertine entendit sans doute ses paroles, car aussitôt sa tête se redressa, ses yeux s'ouvrirent et son regard terne se fixa sur Georgette. Les mains appuyées sur la table, elle essaya de nouveau de se lever, mais elle ne put y parvenir. Alors sa langue épaisse et lourde balbutia quelques mots.

Georgette entendit qu'elle disait :

— C'est moi qu'elle fait dormir, j'ai bu le poison. Georgette se sentit saisie d'effroi et se leva avec effarement. Pourtant elle ne devinait rien encore. La tête d'Albertine venait de tomber sur la table.

Cette fois, elle dormit d'un profond et lourd sommeil.

Soudain le bruit d'un colloque animé parvint jusqu'à Georgette. Elle entendit une voix d'homme. Cette voix, elle la reconnut. Aussitôt elle frissonna et devint blême de terreur. Il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines. Alors la pensée lui vint qu'elle était tombée dans un piège.

— Mais, où suis-je donc ? s'écria-t-elle éperdue. Que se passe-t-il ici ?

Épouvantée, elle bondit vers la porte, ne songeant qu'à prendre la fuite. Mais dans le corridor sombre, elle se heurta contre la Paumelle. Celle-ci lui saisit le bras, et avant qu'elle eût le temps d'opposer la moindre résistance, une porte s'ouvrit et elle fut poussée violemment dans une chambre faiblement éclairée par la lueur d'une bougie rose.

Revenue de sa surprise, Georgette poussa un cri et voulut s'élaner hors de la chambre. Il était déjà trop tard. Le bruit d'une clef tournant dans la serrure lui apprit qu'elle était emprisonnée. Elle fut prise d'un tremblement nerveux et de grosses gouttes de sueurs froides perlèrent à son front.

Toutefois, elle ne perdit point sa présence d'esprit. Elle se retourna vivement et jeta un coup d'œil rapide autour de la chambre. D'abord elle ne vit rien qui fût de nature à l'effrayer. Mais, bientôt, elle poussa un cri étranglé, en voyant un homme sortir de l'embrasure d'une fenêtre et marcher vers elle.

Elle reconnut M. Hector.

Au lieu d'être terrifiée, sans force en présence du danger, l'indignation et la colère fouettèrent son sang et lui donnèrent une énergie, une hardiesse qu'elle ne croyait pas avoir en elle.

Elle se redressa, le front haut, le regard fulgurant, l'attitude menaçante.

M. Hector avançait toujours.

— Je vous défends de m'approcher, lui dit-elle d'un ton impérieux.

Surpris peut-être par l'attitude pleine de défi de la jeune fille, Hector s'arrêta à trois pas d'elle.

— Vous m'avez tendu un piège infâme, reprit Georgette, vous êtes un misérable !

— C'est votre faute, répondit-il, vous ne m'avez laissé que ce moyen de causer avec vous. Si vous vous étiez montrée moins farouche, je n'en serais pas venu à cette extrémité.

— Vous savez pourtant que je vous hais, que vous me faites horreur !

— C'est possible, mais j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Georgette haussa les épaules avec dédain.

— Monsieur, dit-elle, je veux m'en aller, je veux partir à l'instant ; vous allez me faire sortir de cette affreuse maison !

— Il est encore de bonne heure, répliqua-t-il avec un faux sourire ; nous avons tout le temps de causer.

— Vous n'avez rien à me dire et moi rien à vous répondre.

— Je pense autrement que vous ; nous avons au contraire, beaucoup de choses à nous dire.

— Mais que me voulez-vous donc, monsieur ?

La suite au prochain numéro

☛ Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance. ☛